



**QUELQUE CHOSE
DE LA LIBERTÉ**

UNIVERSITÉ DE NANTES

**Atelier conduit par
Laurence Vilaine, écrivaine,
et organisé par la Direction de la
culture et des initiatives de l'Université
de Nantes, avec le soutien de la DRAC
des Pays de la Loire et du CROUS
Nantes - Pays de la Loire dans le cadre
de la Contribution de vie étudiante
et de campus.**

**QUELQUE CHOSE
DE LA LIBERTÉ**



UNIVERSITÉ DE NANTES

L'ATELIER

Écrire, c'est emprunter des chemins dont on ignore l'existence, gravir des montagnes, marcher en chaussettes sur la glace, lever des barrières et bien souvent déverrouiller des portes. Et ça ressemble à quelque chose de la liberté. L'atelier d'écriture a invité à cette liberté-là, à partir des mots de Léonora Miano ou de Paul Éluard, d'une photographie prise depuis sa fenêtre, d'une chanson de Vivir Quintana qui ébranle les rues de Mexico ou d'un clin d'œil de Mafalda. À distance, chacun chez soi, mais avec des sourires à la place des masques. Parmi tous les textes écrits, puis partagés à voix haute, chacun.e en a retenu un ou deux. Les voici réunis dans ce recueil.

Laurence Vilaine

LES AUTEUR.ES

Adelcia Angama

Droit, licence 3

Élias Bourbigot

Droit, master 1

Océane Chaupitre

*Médiation culturelle et communication
internationale (MCCI), master 1*

Hugo Antunes Collet

Géographie et aménagement, licence 1

Adrien Hardy

Administration publique, licence 3

Élisa Masson

*Langues, littératures, civilisations étrangères
et régionales (LLCER), licence 1*

Nathalie Nicole

*Droit et sciences politiques,
gestionnaire des emplois du temps*

Anonyme

*Langues, littératures, civilisations étrangères
et régionales (LLCER), licence 3*

Arthur Toussaint

Langues étrangères appliquées (LEA), licence 1

Morgane Touzeau

Droit et langues, master 1

SOMMAIRE

DES ESPOIRS D'ULYSSES

Adelcia Angama

page 11

JEU DE SAPES

Élias Bourbigot

page 17

CAPITAINE *suivi de* LE PORTABLE

Océane Chaupitre

page 23

MAJESTÉ *suivi de* **RUSA, VAMOS...**

Hugo Antunes Collet

page 31

HISTOIRE DE CIRCONSTANCE

AVEC UNE OMBRE

Adrien Hardy

page 49

[sans titre]

Élisa Masson

page 55

C'EST TERRIBLE *suivi de* **ÉCOUTE !**

Nathalie Nicole

page 59

LA FEMME DE MON CONCIERGE

suivi de **SACRÉE SARAH !**

Anonyme

page 65

LE DOUTE

Arthur Toussaint

page 73

L'EXTÉRIEUR

Morgane Touzeau

page 77

DES ESPOIRS D'ULYSSES

Le cœur est chargé ;

Et la nuit est tombée.

Ou, peut-être, est-ce la nuit qui est
chargée,

Et l'homme qui est tombé ?

Quoiqu'il en soit, c'est dans cet océan
de possibilités que je me suis égarée.

Parmi toutes ces possibilités, c'est sur
toi que je suis tombée. Ou pour toi que je
suis tombée.

Pourtant, chaque jour, je supplie le
Ciel de m'accorder une autre chance, une

autre destinée. Un autre monde, où peut-être j'aurais enfin pied. Un bonheur non taché, un cœur entier. Car ce monde n'a pas voulu nous épargner... Et même si les plus beaux bijoux sous pression sont formés, j'ai l'impression qu'on devrait tout abandonner. Qu'on nous a abandonnés.

Regarde, la nuit tombe, et nous nous apprêtons encore à frapper la balle.

Entre tes mains, une batte de baseball ; dans nos cœurs, une intention de conquérir l'horizon.

Car Ulysses, avec un s, n'est pas celui sans talent ;

L'Homerun t'attend, et mes angoisses aussi.

À ce moment-là, le sais-tu déjà, que ce sera moi ?

Peut-être que, cette fois-ci aussi, l'équipe sera victorieuse, après que nous serons rentrés.

Pour être honnête, de nos déchirures,
j'en ai assez.

Pourtant, il avait bien commencé, l'espoir.
Bleu, blanc, rouge ; mais à l'horizontale,
à la hollandaise.

Des flocons de neige, un champ de tulipes
et notre guerre contre le conformisme.

Heureux sont les Ulysses, n'est-ce pas ?

Car il est vrai que c'est ainsi que nous
avons commencé, et ainsi que l'on espérait
finir.

Est-ce trop personnel ?

Ou ai-je enfin appris à m'exprimer ?

Est-ce vrai que tu m'as aimée, ou alors
est-ce vrai que nous avons brisé nos chaînes ?

Car cette liberté, je dois te l'avouer, je
ne la comprends toujours pas.

Et tu ne disparais toujours pas. À ta
place, j'aurais sûrement déjà déserté.

Pourtant, nous sommes toujours là ; à vrai dire, tu as déjà tout pour toi.

Ces yeux de mer capables de calmer mes plus grosses tempêtes de faiblesses et de tristesse.

Un jeune homme si aimant que tu en deviendrais presque arrogant.

M'invitant même à rêver d'un autre temps, celui d'après la captivité.

Car il est vrai, l'espoir.

Celui de te revoir, de te rencontrer, il est toujours là.

Celui d'y retourner, et de nous détruire, aussi.

Combien de fois me pardonnerais-tu ?

Combien de fois me délivreras-tu ?

Incroyable, n'est-ce pas, comme la douleur peut parfois être plus confortable ?

Adelcia Angama

JEU DE SAPES

À minuit, pluie de rires. À six heures, plus rien, plus de foule, plus de bruit. Plus rien pour échapper au désert, au désert qui me suit. Rien qu'une pièce, et des gens, des gens qu'en ont gros sur le cœur, mais qui perdus dans le désert du monde deviennent eux-mêmes déserts. À bas l'émotion, le sentiment, et gloire au prestige, à l'apparence. Comme des fantômes, on avance, sourire aux lèvres mais pas dans l'âme, payant le prix d'une triste cadence.

Ils me reconnaissent. Moi, je ne me reconnais plus.

Où est donc mon oasis ? Où est-ce que les sentiments et les idées se tissent ?

Ces brillants acteurs dans ce théâtre morne, je les voyais jouir d'une splendeur sans fond, et de mon désir d'exister est né mon goût des faux-semblants. J'ai perdu l'être, j'ai gagné l'avoir-l'air.

C'est terminé.

Désormais, je jouerai seul, ou avec elle, elle qui s'est ouverte à moi sans redouter la blessure, comme s'il était gravé « mec parfait » sur mon front, en lettres chaleureuses.

Il n'en est rien.

Juste un parmi les uns, je fuis ma nudité car l'autre a les armes et que seule sa bonté l'empêche de tirer. Mais bonté est, puis n'est plus. Bonté naît, meurt, renaît, meurt, et le doute me tient en terreur. Je suis ange, je suis démon, je suis l'esclave de mes humeurs, de

mes envies... Tributaire de mon cœur, mon chef d'orchestre à l'œuvre cacophonique ! Je ne distingue plus la douceur du violon de la violence du tambour. Un coup mon cœur en forme, preste comme pianiste, un coup mon cœur en flemme, discret comme triangle. Quand le demi-dieu m'abandonne, me voilà nu, humain parmi les humains, beau mais vulnérable... Rien à craindre, je connais mon refuge. Un humble costume pour une humble présence, ma vérité de nouveau dissimulée, la frayeur me quitte, je peux souffler.

Je rêverai de vivre nu, mais à tout peser j'ai trop souffert, je resterai paré de mes « moi je », aveuglé par mes lumières. Que l'on m'aime en surface, mais que l'on m'aime au moins, et même si moi seul connais ma vérité, il restera moi à m'aimer, aussi bien dans le noir que devant miroir sans taint.

J'espère quand même être aimé par un autre, dans mon fond, dans ma vérité.

J'espère être aimé par un autre au moins,
car habillé, on est seul, c'est certain.

Élias Bourbigot

CAPITAINE

Je n'ai pas choisi de naître. Ce sont mes parents qui ont mis les voiles pour moi un froid après-midi de décembre. Ah ! Mettre les voiles ! C'est assez cocasse pour une Océane...

Je ne leur en veux pas d'avoir fait ce choix. Ce petit bassin de vie est devenu une piscine. Je barbotais dans un monde de règles et de choix pré-faits. Le bateau *Famille* était un nid rassurant, un doux cocon où l'on ne sentait pas les vagues.

Deux ans plus tard, nous avons amarré et embarqué un nouveau matelot. Je n'étais alors plus la plus jeune. Je n'étais plus la petite protégée des capitaines. Et ma piscine

est devenue un lac. Le vent frais m'a alors fait poser une question. Pourquoi le nouveau matelot était-il considéré comme un courageux garçon alors qu'on m'imposait d'être douce et dans la retenue ? Lui comme moi ne nous retrouvions pas dans ces définitions impersonnelles. Il fallait qu'il grimpe au mât et qu'il exhibe sa force sur le pont, tandis que je restais dans ma cabine, à apprendre les bonnes mœurs comme ma capitaine les avait apprises auparavant.

Et nous avons imposé aux capitaines du *Famille* de quitter le lac pour naviguer sur le fleuve. Les vagues et le courant secouaient le navire. Parfois, la voile se gonflait et accélérât notre avancée ; à d'autres moments, elle était repliée et nous stagnions quelque peu. La vie à bord est devenue plus rude. Les deux matelots que nous étions rêvaient d'être capitaines à leur tour. L'insurrection vrombissait dans les cales. Pourtant, quitter le *Famille* nous faisait peur. Le bateau semblait

bien plus confortable et chaleureux que les autres qui naviguaient non loin de nous. De plus, on me refusait à leur bord parce que j'étais une femme, parce que j'étais jeune, parce que j'étais ambitieuse.

Soudain, les capitaines du *Famille* m'ont crié : « Nous sommes à l'embouchure du fleuve ! » J'ai regardé l'autre matelot, qui déjà montait à bord de son propre navire : le *Famille 2*. Il était le capitaine d'un navire encore plus robuste que le nôtre. Je l'admirais. Enfin... Jusqu'à ce que je voie qu'il flottait sans qu'il n'ose la grande aventure. Jamais son regard ne se tournait vers le vaste océan.

Ma capitaine, cette femme douce, m'a posé une main dans le dos : « Ton paquetage est imposant », me dit-elle. J'ai regardé à mes pieds. Des valises lourdes de sens : Femme, Homosexuelle, Militante. Puis j'ai levé les yeux vers mon navire. Il était bien moins somptueux que celui de l'autre matelot.

« Je suis Océane, ai-je dit d'une voix décidée, qui d'autre pour dompter l'océan ? »
Et j'ai ainsi fait mon tout premier choix.

Océane Chapitre

LE PORTABLE

Je repose mon portable, les larmes aux yeux. J'ai mal à la poitrine. Tu es parti.

Ce soupir de dépit, j'aimerais que tu le comprennes. Ce « laisse tomber » ne veut pas dire « laisse-moi tomber », il veut dire que j'ai des tourments plein le cœur, que je me noie et que dans ces profondeurs abyssales je ne vois plus la lumière. J'ai mal. J'y pense tout le temps. Le matin, qui me rappelle mon réveil cette fois-là. L'après-midi, car je dois sourire alors que je n'en ai pas envie. Le soir parce que j'ai peur qu'il revienne.

Ton incompréhension n'est pas si grave. Je veux seulement que tu sois là. Tu es la bouée venant me sauver. Je te demande d'être patient, mais as-tu du temps pour moi? Je te demande d'être là, mais peut-être as-tu ta propre tempête en toi?

On s'est promis de se parler, de ne rien se cacher et pourtant les non-dits sont nombreux. As-tu le sentiment que je suis là pour toi? Ou est-ce que, comme moi, tu penses que je ne te comprends pas?

Tu es la personne qui compte le plus pour moi, qui en sait le plus sur moi et celle à qui j'ai peur de dire tant de choses. Il a fallu huit années pour dire que l'on s'aime, combien encore nous en faudra-t-il pour dire qui nous sommes?

Dans mon lit, les larmes ne cessent de couler. Le portable a glissé, il est hors de ma portée. Tu as disparu. J'ai mal à la poitrine.

Aurais-je seulement un jour la force de
te dire tout ça ?

Océane Chaupitre

MAJESTÉ

Le monde !

Je l'ai parcouru porté par un flot ondu-
leux et radiant dès mon premier souffle.

Le monde !

Je l'ai parcouru porté par un flot nébuleux
et turbulent dès mon premier soubresaut.

Le monde !

Je l'ai parcouru porté par un flot tu-
multueux et gouleyant dès mon premier
apaisement.

Le monde !

Je l'ai parcouru porté par un flot qui
s'est figé dans l'erreur en vous édifiant.

Majesté !

Je ne peux plus courir car mon souffle
doit vous nommer, majesté.

Je ne peux plus courir car mon soubre-
saut doit vous saluer, majesté.

Je ne peux plus courir car mon apaise-
ment doit vous restaurer, majesté.

Je ne peux plus courir car mon flot vous
est assujetti, majesté.

Et je suis là, pressé contre vous, majesté.

C'est l'étreinte du flot qui s'arrête et vous embrasse dans laquelle je me noie.

Et je suis là, m'inclinant face à vous, majesté.

C'est le poids du flot qui s'arrête et vous admire sous lequel je m'abîme.

Et vous êtes là, dressée, robuste, majestueuse majesté.

Majesté nous illumine.

Aucune autre voix n'est nécessaire car sa parole est toute raison.

Majesté nous protège.

Aucune autre agitation n'est nécessaire
car son action est toute justice.

Majesté nous conforte.

Aucune autre allégresse n'est nécessaire
car ses distractions sont toute vertu.

Majesté nous guide.

Aucun autre corridor n'est possible car
seul ce moule est universel à toutes libertés.

Majesté, dois-je sceller mes sens pour
vous offrir ma confiance ?

Majesté, dois-je enchaîner mes gestes
pour vous offrir mon habileté ?

Majesté, dois-je enterrer mes joies pour vous offrir mon sourire ?

Majesté, dois-je briser ma colonne vertébrale pour que ma nouvelle forme reçoive vos grâces ?

Pardonnez-moi, majesté, mais mes pieds se perdent sur le sol érodé par le flot que vous guidez.

Alors je les arrime de caoutchouc pour cesser de glisser.

Pardonnez-moi, majesté, mais mon ventre me pèse des égarements dont vous me nourrissez.

Alors je le ceinture de fer pour pouvoir me retourner.

Pardonnez-moi, majesté, mais ma peau se déchire sous la friction des liens par lesquels vous agissez.

Alors je la couvre de cuir pour pouvoir avancer.

Pardonnez-moi, majesté, mais ma gorge se putréfie sous la corrosion de cette vérité que vous m'apprenez.

Alors je la cercle de bronze pour pouvoir résonner.

Pardonnez-moi, majesté, mais je dois m'éloigner pour apprécier l'étendue de votre majesté.

Alors je vous vois, majesté, de mes propres yeux et je vous reviens, majesté, à ma propre cadence.

Ô majesté...

Colossale. Par-delà ta stature j'ai vu le flot reprendre en filaments assagis, libres et heureux.

Survivant dans le déni de la déception.

Ô majesté...

Éclatante. Sous les plus beaux rayons j'ai vu les embruns du flot refléter sur toi ses couleurs rêvées.

Maquillant de vie la pâleur et la rigidité.

Ô majesté....

Harmonieuse. Le long de tes courbes j'ai vu la droiture qui cimente tes briques ancestrales.

Fissurant sous le poids de l'insensé.

Ô majesté...

Immaculée. Sous la surface du flot j'ai
vu la vie éclore dans l'humanité.

Décomposant les corps rejetés.

Ô majesté...

Inébranlable. Dans les profondeurs j'ai
vu la terre millénaire sur laquelle tu t'es
établie.

Déchaussant les fondations effritées.

Ô majesté...

Providentielle. À chacun de tes passages
j'ai vu tourbillonner ta pure énergie et bénir
les miraculés.

S'extrayant de leur espoir de futur.

Ô majesté...

Impénétrable. À nombre de tes actes
j'ai vu se dessiner un divin enchevêtrement.

Insultant l'intellect, gaspillant l'énergie.

Majesté déraisonnable, tes farces sont
insupportables et me font découvrir mes
dents.

Entends-tu le grondement qui les ac-
compagne ? Regarde l'éclat doré, oui, de ce
demi-cercle de bronze, c'est là que résonne
notre réalité.

Majesté... Abominable, ton ordre est
dévastateur et me fait crisper les phalanges.

Entends-tu le grincement qui les accompagne ? Regarde les taches sombres, oui, ces bracelets de cuir, c'est l'augure que tes liens s'écartèlent.

... Inexcusable. Tes valeurs sont insipides et me font tordre l'abdomen.

Entends-tu le cliquetis qui l'accompagne ? Regarde l'éclat d'argent, oui, cette boucle et ces chaînes de fer, c'est sur mes hanches que s'affirme mon opposition.

Abjecte, pitoyable majesté...

Sais-tu que le flot qui t'a élevée dans l'ignorance te fera tomber dans la surprise ?

Majesté ?

Qu'il te sape sans le comprendre et
maudira la fortune quand il te perdra ?

Majesté ?

Cette fatalité lointaine est trop douce
pour sa majesté.

Tu me barres la voie, je t'effondrerai.

Je creuse tes fondements à m'en écorcher
les mains, majesté.

Je démantèle les rebords de tes ouvertures
jusqu'à m'en disloquer les bras, majesté.

J'abats mon poids sur tes fissures à m'en
ravager le dos, majesté.

Et tu chuteras en débris, dans un roulement de tonnerre.

Et le fracas éclatera le flot qui pleuvra sur mes yeux injectés de sang.

Et ta fin sera le début de ma tempête.

Ta mort, la naissance d'un nouveau flot.

Et tu ne contempleras pas ta ruine.

Il n'y a que la semelle de ma botte avant le néant.

Majesté.

Hugo Antunes Collet

RUSA, VAMOS...

Il est un jour, comme un autre.

Un jour de travail, un jour d'écriture.

Un bâtiment morne aux couleurs perdues
n'abrite rien d'autre que de la buée.

Le vent frais d'une fenêtre ouverte porte
un arôme motorisé.

La clameur du large ne semble que
murmures étouffés.

Une seule voix forte vibre et domine
l'esprit.

Les mots tombent et les doigts pressés
tapent avec ennui.

Les lignes apparaissent noir sur blanc
sans grand dessein.

La vérité veut que le silence règne sur
les portes verrouillées.

Des portes dissimulant les embruns aux
tourments plus si lointains.

Et l'heure est venue.

Les portes s'abattent sous le poids des
marées.

La ligne n'est pas finie mais déjà la voix
forte s'est tue.

Et le regard quitte la feuille, emporté
par un torrent renaissant.

C'est alors une voix faible qui s'annonce :

Rusa, vamos...

Et le bâtiment se vide pour retrouver
ses couleurs.

La buée a repris sa forme dans un flot
tonitruant.

La ligne s'est finie sur des mots non
prononcés mais que l'esprit entendait déjà.

Et c'est sur une senteur d'œillet qu'ils
sont maintenant chantés.

Grândola, vila morena

Terra da fraternidade

O povo é quem mais ordena

Dentro de ti, ó cidade...

Il est un jour comme un autre où l'esprit
s'est libéré.

Hugo Antunes Collet

HISTOIRE DE CIRCONSTANCE AVEC UNE OMBRE

Cela fait un moment que je ne quitte plus les barreaux des yeux. Ils m'hypnotisent, me fascinent, m'horripilent. Les longs filins de fer froid sont peut-être bien ma seule distraction.

Par-delà la cage, le monde est noir. Noir et silencieux. À vrai dire, bien trop silencieux pour être réel. Est-ce un rêve ? Non. Je le sais et pourtant je n'en suis pas sûr. Les rêves ne sont pas faits pour s'entendre avec la réalité. Pourtant, quelque chose me souffle que, même ici, lieu dénué de la logique

humaine, la vérité se situe dans la nuance entre le réel et l'imaginaire. Peu importe combien de fois je me pose la question, je ne suis jamais sûr de la réponse.

Bien que le temps semble avoir fui ce monde, dans un coin de ma tête, je compte. Les secondes qui s'égrènent lentement me rappellent que je dois à tout prix sortir d'ici. Comment? Je ne sais pas. Quand? Quand, je ne sais pas non plus, mais cette question me hante plus que la précédente. Sentir le temps qui passe, c'est pouvoir me dire que je suis pressé de partir, et moi, je ne distingue qu'un instant figé dans lequel je peux me mouvoir. Maintenant, il n'y a plus rien.

Maintenant, il n'y a plus que cette cage. Cette cage et cet homme. Cet homme qui vient me rendre visite quand l'envie lui prend. Et qui repart innocemment d'un pas

nonchalant. Dès la première fois qu'il est venu, j'en ai eu la certitude, au plus profond de moi, je le haïssais déjà. Je le haïssais avec une telle force et une telle hargne. Parfois, j'ai l'impression que mon corps se distord sous le poids de cette violence.

Peu importe le nombre de fois qu'il est venu, il ne semble pas s'apercevoir de tout le mal qui transpire de l'autre côté des barreaux. Pourtant, j'ai saisi ma haine, je l'ai griffée, frappée et piétinée. Brisée jusqu'à ce qu'elle devienne invisible, incrustée dans le sol de ma prison de fer. Il est sans doute trop aveugle pour s'apercevoir de ce qu'il se passe subtilement entre les pans de ce monde figé.

Cet homme que je hais tant, il est persuadé que je ne m'échapperai jamais de cette cage, de cet endroit. Mais je patiente. Je patiente en guettant le moment propice,

car au fond, s'il peut entrer et sortir, je le peux aussi sans aucun doute.

Et lorsque j'apparaîtrai au grand jour, je jaillirai dans un souffle d'entropie apportant le chaos de la Distorsion. Une dystopie dans un monde dissident où cette espèce d'intelligence anthropomorphe se complaît dans le spleen tragique de la souffrance d'autrui. Où ce monde a peur de se distordre lui-même en emportant sa faible et ridicule résilience. Je serai là. Étriqué dans cette enveloppe charnelle malingre, à écorcher inlassablement l'essence délétère de ce monde.

Je soupire. Je parle avec des mots que je ne comprends même pas. Tout compte fait, je suis peut-être déjà fou. Décidément, ce monde me met à rude épreuve.

Soudain, au-dehors, le monde s'agite.
Je scrute l'horizon. Quelque chose est sur
le point de se produire. Bon ? Mauvais ? Je
souris. Après tout, peu m'importe.

Adrien Hardy

Je suis à bout,
Te voir vivre sans retenue
Alors que moi, je ne le peux plus.
Comment j'aurais pu savoir, dis-moi ?
Que cela arriverait ce soir-là
Et que ma mémoire serait hantée à jamais
Alors qu'entre nous la confiance régnait ?

Je suis à bout,
Je voudrais être libre d'être moi
Mais chaque fois que je m'endors, c'est ton
visage que je vois.
Les cauchemars font éruption.

La journée, je ne sors pas sans faire attention
J'ai peur de te croiser
Mes souvenirs ne doivent pas être réveillés.

Je suis à bout,
On était à deux doigts d'une belle amitié
Pourtant, les tiens m'ont brusquée
Pas besoin d'une ruelle sombre et d'un
inconnu
Pour subir cet acte corrompu
Tu défendais le respect pourtant voilà de
quoi tu as été capable
S'excuser n'effacera jamais ce souvenir
abominable.

Je suis à bout,
Tu continues d'entrer dans ma bulle
Pourtant, je ne te demande pas la lune.
De nouveau mes volontés ne sont pas
respectées,

Je pourrais tout révéler
Mais aujourd'hui on en connaît palmés d'or
ou ministres ;
Ces plaintes n'ont jamais de suite.

Élisa Masson

C'EST TERRIBLE

Quand je détaille la devanture d'une librairie, quand j'y observe tous les livres, anciens, modernes, les bandes dessinées, les essais de philosophie, les gros tirages, les classiques...

Quand je les contemple, ouvrages immobiles, neufs, attendant d'être feuilletés, choisis, emballés et installés dans ma bibliothèque.

Quand je pense à toutes les idées qui arrosent, telles des gouttes de pluie, les esprits curieux, jusqu'à former la mer des pensées.

Quand je parcours les lettres, les mots, les points alignés sur les pages reliées et serrées, s'ouvrant pour devenir des ailes

de liberté, telles celles des poésies du siècle romantique.

Quand j'imagine Victor, Colette, Daniel, Stefan, les épaules détendues, les bras coudés, les mains, les doigts enlaçant le crayon qui glisse, se relève, repart et s'arrête.

C'est terrible : quand mes yeux se fermeront, épuisés, je finirai d'espérer lire tous les écrits que contient le monde.

Nathalie Nicole

ÉCOUTE !

Eh, on frappe à la porte, écoute !

Écoute, c'est super fort ! Viens, vite, vite, on va là, sous les couvertures.

Aïe, ils sont rentrés. J'entends des pas. Tu les entends, toi ? J'entends des voix. Et toi, tu les entends ? Oh là là, on ne pourra pas s'barrer. Qui vient nous chercher ? la police ? l'armée ? des terroristes, ta famille ?

Arrête de pleurer, faut réfléchir ! Vite, ils sont encore en bas, ils fouillent toutes les pièces !

Ah, yes ! j'ai trouvé !

Je me rappelle la formule magique de disparition des âmes et des corps.

Ferme les yeux ; fais comme moi, penche ta tête en arrière et répète après moi :

« Parfois les petits... non, les plus petits souffles ne sont... non, les plus petits souffles de vent... »

Oui, c'est ça, ça me revient :

« Par-fois-les-plus-pe-tits-souf-fles-de-vent-ne-sont-que-le-ré-sul-tat-éva-nou-i-de-fu-rieu-ses-tem-pê-tes. À toi !

– Parfois les tempêtes, ne sont, euh, ne sont... je ne sais plus !!!

– Par-fois-les-plus-pe-tits-souf-fles-de-vent-ne-sont-que-le-ré-sul-tat-éva-nou-i-de-fu-rieu-ses-tem-pê-tes. Concentre-toi !

– Parfois les plus petits souffles de vent ne sont que le résultat évanoui de furieuses tempêtes.

– Trois fois, allez, on le dit en même temps ! »

Quand les hommes en armes entrèrent dans la chambre, l'odeur de la peur y était encore. Juste l'odeur.

Nathalie Nicole

LA FEMME DE MON CONCIERGE

J'en ai marre que Papa et Maman me croient pas. Non, j'ai honte de rien, j'ai rien à cacher, je vois pas pourquoi je mentirais... Je parle de quand je suis allé chez le concierge de l'immeuble et sa femme après l'école. Oui, il a une femme, oui. Mais on la voit jamais, parce qu'en fait c'est une fleur, sa femme. Alors vous comprenez, ils ont peut-être pas trop envie que ça se sache. Mais bon, voilà, personne ne me croit, pourtant si on regarde bien on peut apercevoir la fleur à côté de la fenêtre, je sais pas ce qu'il leur faut...

C'était hier soir. En marchant, je regardais les lumières jaunes des fenêtres s'allumer tranquillement les unes après les autres. Il fait nuit tôt en ce moment. La seule personne qui était encore à l'extérieur malgré le froid, c'était le concierge, assis là où il est d'habitude, sur sa chaise, à côté de son appart'... Il me dit « Bonjour Théo ! Ma femme fait une tarte aux pommes, t'en veux une part ? » En plus je commençais à avoir faim, j'avais pas encore pris mon goûter !

Arrivé dans la cuisine, je remarque qu'il n'y a pas l'ombre d'une femme. Et là je me rappelle que, ben, j'avais jamais vu sa femme en fait... Et soudain, je remarque la grande tulipe mauve bouger au fond de la cuisine. Et là, elle se retourne, et je vois, sans déconner, une tulipe avec des gants pour le four au bout de deux feuilles de chaque côté de sa tige, tenant une tarte

aux pommes toute chaude et m'accueillant avec un sourire qu'on aurait juré être fait uniquement d'un trait de rouge à lèvres dessiné sur ses pétales... Et donc voilà, on a mangé une tarte aux pommes faite par sa femme, qui était en fait une fleur, et c'était délicieux... J'vous jure !

Mais bon voilà, après si les copains de l'immeuble me croient pas, j'y peux rien moi ! Ils m'ont dit : « N'importe quoi, il a pas de femme, le concierge. » Je leur ai pointé du doigt la fleur qu'on voyait de l'autre côté de la fenêtre et je leur ai dit : « Regardez ! J'ai pas menti ! Il a vraiment une femme, et c'est une fleur ! ... Et elle fait des super bonnes tartes aux pommes ! ». C'est ce qui s'est passé ! Pourquoi je mentirais ? N'importe quoi... Vous me croyez, vous ?

... Hein ?

...

... Bon okay, j'me suis fait péter le cul.

Anonyme

SACRÉE SARAH !

MICHEL

– Salut chérie ! Je suis rentré !

Tous les membres de Sarah se raidissaient quand elle entendait ces mots. Elle en était venue à redouter cette heure-ci de la journée plus que tout. Elle était assise à côté du four, qui arrivait bientôt en fin de cuisson. Elle se leva : « Je... C'est bientôt terminé... Il reste plus que deux minutes... Je vais mettre la table... » dit-elle, en s'enfonçant vers le fond de la pièce.

MICHEL (*Il commence à rire.*)

– Bientôt terminé ? Mais elle est folle, elle ! 'Fin, j'sais pas, j'ai faim maintenant moi, pas dans deux minutes... Écoute, j'suis désolé, mais encore une fois, tu m'obliges à faire quelque chose que j'ai pas envie de faire...

Sarah continuait de reculer et bientôt, elle reconnut la fraîcheur de la porte du réfrigérateur dans son dos. Comme d'habitude, c'était le moment où elle commençait à pleurer. Mais cette fois, elle n'essaya pas de le supplier. Elle le regarda s'approcher, et s'apprêta courageusement à affronter l'inévitable.

MICHEL

– Ça m'amuse pas non plus, tu sais... Regarde ta gueule, j'ai l'impression d'être marié à un dalmatien ! Tu pourrais faire un

effort quand même, j'en ai marre de devoir faire ça tous les jours moi...

Elle regarda Michel enlever sa ceinture et ferma les yeux. Elle fit de son mieux pour rester droite alors que le cuir lui lacérait les côtes, mais elle ne put lutter contre les coups de poing qui suivirent, et protégea son visage des coups de pied une fois tombée au sol.

(On entend la sonnerie du four.)

MICHEL

— ... Ah, j'avoue, c'était pas si long que ça en fait !

Anonyme

LE DOUTE

Qu'est-ce que je fais dans cette salle de classe ? Mon œil droit est fermé et le gauche vers l'extérieur. Il reste toujours une partie de mon cerveau pour me prévenir des passages importants, fausse alerte, encore des lèvres en mouvement mais je n'entends plus les sons. Je me retourne et je les vois tous, en train d'étudier et en même temps dormir, des morts-vivants, par réflexe je décide de les imiter, je m'endors. Depuis mon arrivée dans cette école, je ne fais que réviser, travailler, en fait je m'oublie. Tout ce travail, est-ce un piège pour nous capturer dans les cages de la société ? Pourtant tout le monde y passe, pour que le trépas nous

rattrape peu de temps après. Est-ce que je dois prendre le bateau au bout de l'embarcadère des rêves, peut-être va-t-il couler, chahuté par les remarques, et alors il sera trop tard. Finalement, je devrais suivre les conseils de mes aînés : étudier, travailler, ce qui me garantira la sécurité.

Mais le vent se lève, me fait tomber, je me blesse et m'entaille les pommettes, le sang s'écoule jusqu'à mes mains, j'ai mal mais je me sens vivant. D'ailleurs, pourquoi je vis ? Pourquoi la Vie ? Quel est le but ? Soudain, des racines soulèvent la terre, m'agrippent les jambes et puis doucement me déchirent en deux, mais étrangement tout en douceur. Ça y est, vais-je enfin atteindre le paradis dont le monde parle ? Eh bien, je ne vois rien en fait, ce rien, c'est le néant, je ne saurais vous le décrire puisqu'il n'y a rien. Une petite branche m'agrippe à son tour, mais cette fois-ci avec brutalité, je pense

avoir mal, mais j'accoste sur une petite île, avec un bosquet et un bateau échoué d'où partent des traces de pas venant jusqu'à mes pieds. Suis-je arrivé à destination ? Un vent calme vient câliner le bosquet, et cette fois j'entends des murmures, puis des voix claires, elles me sont familières, ce sont celles de mes ancêtres fauchés. Ils me chuchotent à l'oreille : « Embarque sur le bateau, prends-le, ne te retourne pas et n'aie pas de remords. » Les voix s'éteignent doucement en synchronie avec le vent. Je ne suis pas parti, au contraire j'étais assoupi sur ma chaise de classe. Maintenant je suis sûr d'un truc, j'embarque demain, destination inconnue, un nuage de doute au-dessus de la mer.

Arthur Toussaint

L'EXTÉRIEUR

Le garçon s'exclame :

« Je veux aller dehors !

– Quelle idée... Il n'y a rien à faire dehors, lui répond-elle sans le regarder.

– À quoi ça ressemble ?

– Tu n'as pas besoin de le savoir ! Tu n'as rien à y faire ! »

Un long moment s'écoule et elle finit par soupirer :

« La dernière fois que je suis sortie, les gens manifestaient et se battaient dans la rue pour tous les prétextes possibles et imaginables. Tout le monde voulait du mal aux autres... En plus, j'arrivais à peine à respirer,

parce que devine quoi ? l'air n'est pas filtré comme à l'intérieur, dehors, la pollution te prend aux poumons. Depuis, je prie pour ne jamais avoir à ressortir un jour.

– Et alors ? Pourquoi je ne peux pas sortir, moi ? J'y suis jamais allé... J'ai jamais vu... Même lui est déjà allé dehors, dit-il en pointant du doigt son poisson dont le bocal était posé sur la table basse, j'ai lu dans un livre que les gens achetaient leurs animaux dans des animaleries, c'est donc qu'il était dehors avant ! »

Elle secoue la main comme pour éluder la question. Il gémit : « Mais... »

Il sait qu'elle ne répondra pas. Elle ne répond jamais lorsqu'il est question de l'extérieur. Il s'assoit par terre, pose les bras et la tête sur la table et regarde le poisson tourner dans son bocal.

Les rayons du soleil, filtrés par les volets imperceptiblement entrouverts, font apparaître un océan de points lumineux sur la table, sur le bocal, sur le garçon.

Il observe cet océan de points. À quoi ressemble l'océan ? Il ne l'a jamais vu que dans des livres illustrés. Le poisson se pose-t-il la même question ? A-t-il déjà vu l'océan ? Le garçon se dit qu'il est comme lui, il est un poisson plus gros dans un bocal plus spacieux.

Le temps s'étire lentement. De plus en plus lentement.

Il se retourne et découvre qu'elle dort. Le garçon a alors une idée. Il l'a souvent eue, cette idée, mais quelque chose l'a toujours empêché de la mener à bien. Cette fois-ci, son poisson semble hocher la tête

et l'inciter à le faire. Le garçon décide de l'emporter avec lui.

Alors tout doucement, il se lève et après avoir glissé précautionneusement le bocal sous son bras, il avance vers la porte d'entrée, déterminé. Sur la pointe des pieds, il ouvre le loquet d'un simple geste de sa main libre. Il est étonné. C'était si facile que ça de sortir ?

Il pousse ensuite la porte avec l'épaule. Ébloui, il se cache les yeux avec la main. L'air de l'extérieur s'engouffre dans l'habitation et ne semble pas irrespirable. Ça ne sent pas mauvais et ce n'est pas sale non plus, contrairement à ce qu'elle lui a raconté.

Après avoir vérifié que son poisson va bien, il fait quelques pas mal assurés, franchit l'encadrement de la porte, la main en visière. Il est dehors.

Dehors.

Il sent le vent sur son visage et dans ses cheveux. Une fois que ses yeux se sont habitués à la luminosité, l'océan est face à lui, pareil à ce qu'il a pu voir dans ses livres. Le soleil chauffe le sable blanc, et le ciel est d'un bleu extraordinaire, sans aucun nuage.

Il écoute le tonnerre des vagues qui s'écrasent sur le rivage, il sent l'air marin dans ses poumons et les embruns sur son visage. Il pose le bocal. Il enlève ses chaussures pour sentir le sable entre ses doigts de pied, puis écarte les bras et offre son visage au soleil.

Il est heureux. Il s'assoit sur le sable et contemple ce spectacle.

Dans son bocal, le poisson tourne.

Le garçon se lève. Il se dirige vers l'océan, d'abord doucement comme s'il hésitait,

puis il accélère. Plus il s'approche de l'eau, plus le sable est dur et froid sous ses pieds. Il s'arrête brusquement au bord de l'eau. Pendant quelques dizaines de secondes, le monde s'arrête. Seul l'océan continue mécaniquement à gronder.

Le garçon se jette à l'eau.

Morgane Touzeau

Maquette
et photographie de couverture :

Philippe Laborde

Corrections :

Mélanie Tanous

Achevé d'imprimer en janvier 2021
par l'Université de Nantes

L'atelier d'écriture « Quelque chose de la liberté », proposé par l'écrivaine Laurence Vilaine, s'est tenu à l'Université de Nantes entre octobre et décembre 2020.

Des étudiantes et étudiants de l'Université de Nantes ont pu ainsi explorer leur créativité et découvrir le langage littéraire d'une artiste dans un cadre bienveillant et d'échanges. Cette proposition de la Direction de la culture et des initiatives de l'Université de Nantes s'inscrit dans une démarche d'accès aux pratiques culturelles et artistiques sur les campus, mélangeant les publics, étudiants et personnels, et les univers artistiques.

Ce recueil est une trace de ces rencontres et des expérimentations littéraires des participantes et des participants.

À partir de la troisième séance, l'atelier s'est déroulé intégralement à distance, du fait de la situation sanitaire liée au covid-19.



UNIVERSITÉ DE NANTES

